

"Nous qui habitons vos ruines" : volem tenter autre chose al país

Théâtre. La compagnie //Interstices interroge l'expérience utopique en milieu rural.

Soyons réalistes, demandons... l'impossible ? Non, pas cette fois, mieux : soyons réalistes, demandons-nous. Oui, tant au sens de questionnons-nous qu'à celui d'exigeons-nous. Avec sa nouvelle création *Nous qui habitons vos ruines*, donnée jeudi et vendredi au théâtre Jean-Vilar, la compagnie montpelliéraine //Interstices a le cran de se colleter avec la plus brûlante des interrogations sociales. Celle qui travaillait les viscères de la société française il y a tout juste cinquante ans. Celle qui bat encore le pavé, et la chamade, de la rue aujourd'hui. Un autre monde est-il possible ? Pour vivre heureux faut-il vivre cachés... mais des réalités ou bien des utopies ?



Fruit d'une enquête de la Lozère à la Picardie

En amont de sa création, la compagnie accompagnée de la dramaturge et auteure Barbara Métais-Chastanier, a mené en 2016 et 2017, une enquête dans plusieurs territoires ruraux (Lozère, Lodévois & Larzac, Picardie...) où se sont enracinées des expériences utopiques, prototypes de sociétés alternatives, décroissantes, autonomes, collectives... Un souci documentaire qui muscle clairement le propos du spectacle sans l'épaissir.

De même, la troupe emmenée par la metteure en scène Marie Lamachère s'est-elle appuyée sur la pensée de Charles Fourier (1772-1837), un philosophe proto-socialiste qui imaginait le monde social soumis comme le physicien à la loi de l'attraction et préconisait une nouvelle organisa-

■ Un dispositif scénique minimaliste mais un tremplin efficace à l'imagination.

DR

tion des relations individuelles basée sur l'exaltation des passions humaines avec pour modèle expérimental communautaire, le "phalanstère", le dispositif expérimental. Mais ce bagage philosophique n'alourdit pas la proposition de //Interstices, bien au contraire, elle la fait décoller.

Mais reprenons du début. *Nous qui habitons vos ruines* commence avec trois voix, trois corps, Michaël Halouin, Damien Valero, Laurelie Riffault, qui d'abord se délestent de la parole statistique, données sociologiques, bruits ambiants, bribes sur le coup ou abattues... Il s'en dégage une étrange poésie en chœur ou canon, ou devrait-on dire "poétique" (cf Platon) d'où émerge peu à peu une narration. Si Antoine, le Parisien à l'accent du Sud, parle

de Charles Fourier, c'est qu'il achève sa thèse en philosophie politique et que, bientôt prof, il aura à aborder la question des utopies. Et puis, et puis merde. Il craque. Il abandonne tout, sa thèse, sa vie, son amant Vincent. Il s'achète un camion et trace. Direction nulle part, l'invisible, l'à-côté. Et de passer ainsi de communautés radicales en microsociétés néo-rurales et zones à défendre, toujours en quête du bonheur ou, à tout le moins, du moindre mal.

Une expérience passionnante

Moderne sans ostentation contemporaine, symbolique sans pause théorique, la mise en scène de Marie Lamachère invite ainsi le spectateur à suivre une fiction, façon *roadtrip*, entremêlée de

témoignages documentaires et apartés philosophico-politiques. Sa sympathie évidente pour les expériences utopiques n'obère pas la lucidité de son regard : les contradictions sont mises au clair, comme les limitations. De même, la critique progressiste portée par Vincent, le réaliste de gauche, perd sa force quand elle se fait leçon, qui s'abandonne au désespoir du narcissisme dans l'impasse libérale...

Plus la question est ambitieuse, plus la réponse se doit d'être humble. Mais elle se doit d'être. Soyons réalistes, demandons-nous, soyons-nous. Une expérience passionnante, parfois douloureuse, souvent drôle, toujours vivifiante. On parle du spectacle. On parle aussi d'être soi.

JÉRÉMY BERNEDE
berne@midilibre.com